

# « Comme des rats »

Ed 25/8/2010

Dans les taillis entre Art-sur-Meurthe et Laneuveville, plus de 100 Roms survivent dans des baraques en tôle ou des caravanes de fortune, au milieu des ordures qui s'accumulent.

**L**A peau burinée par les étincelles de sa disqueuse branchée sur un groupe électrogène, « Boboc » - c'est sur surnom sur le camp n° 2 - tronçonne la carcasse d'un camion. Tout autour, d'autres épaves éventrées jonchent un sol de crasse, noirci par le brûlage des câbles de récupération, ordures ménagères et autres carters de boîtes de vitesse qui ont craché leur huile.

Dans le dos de Boboc, au pied d'un tas d'immondices fumants, un gamin de trois ans fait ses besoins sous la surveillance de sa mère. D'autres, montés sur des vélos, sillonnent le camp en se jouant des flaques d'eau noires et visqueuses. Et ça lui fait mal au cœur à Boboc, au moment d'accorder une pause à ses mains de cambouis. Avec sa femme, il a trois enfants sur le site.

« C'est pas une vie ici. Regardez, on vit tous comme des rats ! Chez nous, en



■ Une décharge sauvage comme voisinage.

Photos Pierre MATHIS

Roumanie, il n'y a rien à manger, pas d'argent à gagner. Le Smic est à 150 € », lâche le ferrailleur. « Rentrer au pays ? Pour quoi faire ? C'est ici mon pays. Même si, passée l'ère Ceausescu, nous souffrons beaucoup moins de discrimination. Si vous connaissez quelqu'un qui accepte de me louer un toit, je signe tout de suite. Avec la vente de ferraille, j'ai de quoi payer un loyer de 500 € par mois ».

A 200 m de là, sur le camp n° 2, plus large, plus propre, les cabanes en planches et

tôles ondulées côtoient des caravanes avec ou sans roues, posées sur une dalle de béton, vestige d'une ancienne fabrique de béton comme en témoigne encore l'énorme silo qui trône tel un totem au milieu du campement.

## « Je ne veux pas des 300 € de Sarkozy »

« Repartir en Roumanie avec les 300 € de Sarkozy ? Ca ne m'intéresse pas », assure Alex, père de cinq enfants de 1 à 18 ans. Deux d'entre eux sont scolarisés à

Laneuveville. « Le peu que j'ai ici, c'est meilleur que rien que j'ai là-bas. En France, mes enfants ont une chance de s'en sortir ». André, célibataire de 23 ans, n'a pas envie de rentrer, lui non plus. « Je fais un peu de ferraille et j'arrive à gagner 25 € par jour pour manger. Ca me suffit ». Lidia, 23 ans, dort dans une voiture avec ses quatre enfants de 8 mois à 12 ans et son mari. « Je fais la manche pour manger, sinon, on ne mange pas ».

Dans leur eldorado creusé au milieu d'un terrain privé

de Laneuveville, pas un Roms pour valider les déclarations de Dan Valentin Fatuloiu, l'un des deux secrétaires d'Etat roumains reçus mercredi au ministère de l'Intérieur à Paris et qui assurait « qu'il y a des retours volontaires de citoyens roumains ». Un an, trois ans, 15 jours... Le campement est devenu le lieu où s'enraciner et se construire une vie. Pour d'autres, il n'est qu'un endroit de passage, un point de chute. Pas d'eau. Pas d'électricité. Pas de sanitaires. Pas de bennes à ordures. « On a réclamé au moins une benne mais elle nous a été refusée », déplore Boboc qui a décidé de passer le balai pour éviter d'étouffer sous les détritus. « J'ai fait venir un engin de chantier avec une lame, payé 300 €, et il a tout repoussé sur les côtés ».

A ce rythme-là, les Roms étoufferont peut-être, encerclés par leurs propres déchets. A moins que l'apparition d'une épidémie ne se charge de la santé des quelque 90 adultes et 30 enfants de tous âges qui survivent là. A l'abri des regards d'une population qui, en empruntant la petite route départementale entre Art-sur-Meurthe et Laneuveville, n'a d'autre vision de la misère Roms que ce nuage de fumée noirâtre qui s'élève au-dessus du campement.

**Alain THIESSE**  
alain.thiesse@estrepubli-  
cain.fr